

DANS L'INTIMITÉ
DES PRÉSIDENTS
AMÉRICAINS

DU MÊME AUTEUR

- L'Europe. Histoire & défis : 50 cartes et fiches*, Paris, Ellipses, 2008.
- Faut-il souhaiter le déclin de l'Amérique ?*, Paris, Larousse, 2009.
- (dir.) *Atlas mondial. 100 cartes pour comprendre le monde d'aujourd'hui*, Paris, Ellipses, 2010.
- L'Amérique dans la peau. Quand le président fait corps avec la nation*, Paris, Armand Colin, 2012.
- Kennedy. Une vie en clair-obscur*, Paris, Armand Colin, 2013 ; Malakoff, Dunod, 2023.
- Bill et Hillary Clinton. Le mariage de l'amour et du pouvoir*, Paris, Tallandier, 2014 ; coll. « Texto », 2016.
- Le Fin Mot de l'histoire. Ils sont célèbres, qu'ont-ils dit avant de mourir ?*, Paris, Tallandier, 2015.
- Je suis ton père. La saga Star Wars, l'Amérique et ses démons*, Paris, Naïve Essais, 2015.
- Géopolitique des États-Unis*, avec Alexandre Andorra, Paris, PUF, 2016.
- 14-18 comme si vous y étiez*, avec la participation de Grégoire Lecalot, Paris, France-Info/Larousse, 2018 ; sous le titre *14-18, la Grande Guerre en direct*, 2024.
- L'Amérique et son président. Une histoire intime*, Malakoff, Armand Colin, 2018 ; Malakoff, Dunod, 2024.
- Little Rock, 1957. L'histoire des neufs lycéens noirs qui ont bouleversé l'Amérique*, Paris, Tallandier, 2018 ; Paris, 10-18, 2019.
- Star Wars. Le côté obscur de l'Amérique*, Malakoff, Armand Colin, 2018.
- Les États-Unis pour les nuls*, avec François Durpaire, Paris, First, 2020.

(suite à la page 235)

THOMAS SNÉGAROFF

DANS L'INTIMITÉ
DES PRÉSIDENTS
AMÉRICAINS

TEXTO

Texto est une collection des éditions Tallandier

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.
La fouille de textes et de données est interdite conformément
à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

© Éditions Tallandier, 2024 et 2026 pour la présente édition
7, cité Paradis – 75010 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-6927-5

Introduction

C'est l'été 1998, et l'on ne parle que de cela aux États-Unis. Monica, matin, midi et soir. De l'audience assurée. Des rumeurs, des révélations, des déclarations. Du spectacle ! L'homme le plus puissant du monde mis à nu. Mis nu, même. Bill Clinton embarqué dans ses mensonges, une jeune femme manipulée par les adversaires politiques du président américain, une épouse humiliée et une fille perdue. Tout ce qu'un auteur de romans ou un scénariste d'Hollywood aurait pu inventer. Mais c'était vrai.

Et au beau milieu de cette histoire, un président à la mine déconfite qui s'installe et prononce un discours dans lequel, après avoir témoigné devant un Grand Jury, il avoue du bout des lèvres ses mensonges, puis présente ses excuses à sa femme et au peuple américain. Et, désarmant de naïveté, il lance, presque suppliant, à la caméra : « Même les présidents ont une vie privée. Il est temps de cesser l'acharnement personnel et l'ingérence dans les vies privées, et de s'occuper de la vie de notre pays. »

Évidemment, c'est un vœu pieux. À la fin des années 1990, Internet commence à se développer dans

les foyers américains, la presse ne se contente plus de versions officielles et la machine à rumeurs s'est invitée dans les salons et les salles de rédaction. Bien sûr que non, les présidents n'ont plus de vie privée. On peut s'en désoler, mais c'est ainsi : ils n'ont plus d'intimité.

Alors, de quoi parle-t-on ici ? Dans le livre que vous tenez entre les mains, l'intimité correspond à tout ce qui n'est *a priori* pas politique. Tout ce qui ne concourt pas à la représentation publique, à la prise de décision ou à l'exercice du pouvoir. Les frontières de l'intime sont propres à chaque pays, à chaque système politique. Ainsi, si en France, la foi relève largement de l'intime, aux États-Unis, elle est publique et à ce titre, pour les candidats et les présidents, politique. Pour autant, la profondeur de la foi, ou, comme dans le cas de George W. Bush, la question de la « conversion » ou, dans celui de Jimmy Carter, la question du péché, relèvent bien de l'intime car elles plongent dans l'âme et la conscience. L'intime se niche dans l'esprit mais aussi dans le corps. Aussi bien le corps et ses souffrances que le corps et ses désirs. Sans revenir à la thèse des deux corps du roi de Kantorowicz, tellement usée qu'elle en a perdu son sens originel, le « corps politique » se distingue du « corps naturel ». Ce « corps naturel », c'est une autre définition de l'intime. Tout comme son prolongement, la famille.

L'intimité aurait donc disparu et, d'une certaine manière, cela fait très longtemps que c'est le cas. Ce que Bill Clinton regrette en réalité, c'est de ne plus pouvoir mettre en scène son intimité à des fins politiques tout en conservant le secret sur ce qui est inavouable. Son drame, dont il est l'unique responsable, est le fruit

d'une évolution entamée dans les années 1970 et qui trouve certainement son origine du côté de Richard Nixon dont les mensonges ont mis fin à une innocence américaine. Après les révélations des Pentagon Papers sur les véritables raisons de l'engagement des États-Unis dans la guerre du Vietnam, et surtout après le scandale du Watergate, à la confiance a succédé la méfiance, voire la défiance. La demande sociale de transparence, parfaitement incarnée par un Jimmy Carter au point de le désacraliser, se double d'une suspicion généralisée. Impossible pour un candidat ou un président de se dire en parfaite santé s'il cache une maladie : il y a de fortes chances pour que cela sorte. Impossible désormais pour un président de se présenter comme le parfait *family man* s'il a par ailleurs une ou plusieurs maîtresses. C'est la mésaventure qui arrive à Gary Hart peu de temps avant l'affaire Clinton. Le destin présidentiel de ce démocrate, candidat favori à la primaire de son parti, est brisé net par la révélation de sa relation extra-maritale avec Donna Rice. Le 3 mai 1987, lassé des rumeurs d'infidélités, c'est Gary Hart lui-même qui met la presse au défi de le suivre en lançant : « Je m'en fiche. Je suis sérieux. Si quelqu'un veut me pister, pas de souci. Ils vont beaucoup s'ennuyer. » Le jour même, le *Miami Herald* révèle l'infidélité du candidat démocrate avec photo à l'appui, le ridiculisant immédiatement. L'histoire devient nationale. William Raspberry du *Washington Post* résume parfaitement la situation : « Hart est coupable, au mieux d'une faute de jugement abominable, au pire d'une imprudence incompatible avec la fonction présidentielle. » Dès le lendemain, le 8 mai, Gary Hart annonce son retrait de la course à l'investiture démocrate. Une carrière politique

détruite en moins d'une semaine. C'est la leçon qu'a oublié de retenir Bill Clinton une décennie plus tard : l'intimité n'est plus intime.

Au fond, en exigeant le droit à une vie privée, Clinton regrette les présidences de son enfance, et sûrement celle du président qu'il a idolâtré, en qui il s'est projeté, et à qui, adolescent, il a pu serrer la main, John Fitzgerald Kennedy. Lui, dans les années 1950 et 1960, a pu présenter au peuple américain l'image absolument fausse d'un jeune homme en pleine santé, amoureux et fidèle à sa femme. Une intimité mise au service du politique qui pouvait faire l'impasse sur les maladies, les opérations, les amitiés douteuses, les très nombreuses maîtresses du président et les dépressions de Jackie. Kennedy s'inscrit, et vous le lirez dans ce livre, dans un très long premier *xx^e* siècle, au cours duquel l'intime est mis en scène à des fins politiques sans risquer qu'il se retourne contre celui qui l'utilise.

La présidence de Theodore Roosevelt qui ouvre le siècle peut constituer une véritable matrice à cet usage politique de l'intime que les présidents d'avant ne pouvaient mobiliser, faute de *mass médias* et en raison d'une culture politique faite de discrétion. L'usage du corps, viril en l'occurrence, et de la parole présidentielle au tournant du *xx^e* siècle doit se comprendre par la volonté présidentielle d'imposer son pouvoir face au Congrès. Roosevelt est le premier à avoir saisi non seulement l'importance de l'image mais aussi du discours.

Pourtant, il a semblé nécessaire de faire un tour d'abord au *xix^e* siècle avec Abraham Lincoln. Histoire de montrer que, malgré la grande retenue d'alors, quelques

graines de cet usage sont déjà semées. Elles pousseront très vite au siècle suivant !

Pour s'imposer, le président du ^{xx}e siècle dispose d'un moment jusqu'alors peu mobilisé : le discours sur l'état de l'Union qui devient un moment fort de la vie politique américaine. Il est le moyen pour le président de tenter de fixer son agenda législatif au Congrès, de ne pas se contenter d'un simple droit de veto sur les lois votées par les parlementaires. Woodrow Wilson remet au goût du jour le discours oral à partir de 1913 – après George Washington, il était seulement lu devant le Congrès ; Calvin Coolidge voit son discours radiodiffusé pour la première fois ; Harry Truman voit le sien diffusé à la télévision pour la première fois en 1947 ; un discours en prime-time depuis Lyndon Johnson en 1965 ; et diffusé en direct sur Internet depuis Bill Clinton en 1997. C'est le symbole d'un rapport de force qui tend à passer du Capitole à la Maison-Blanche, mais aussi la possibilité pour les présidents de parler directement aux Américains, de leur faire découvrir leur voix, leur corps. Donald Trump en fera un usage systématique avec le réseau social Twitter avant qu'il en soit chassé, après avoir quitté la Maison-Blanche.

Cela, un président qui s'adresse directement et fréquemment au peuple, constitue une dérive des institutions américaines contraire à l'idéologie des Pères fondateurs qui y auraient vu une forme sinon de populisme, au moins de démagogie. En privilégiant un rapport direct avec le peuple américain, en faisant appel à l'émotion plus qu'à la raison, progressivement au ^{xx}e siècle, l'intime devient une pièce maîtresse de l'accès au pouvoir et de son exercice.

La conséquence est l'arrivée dans l'entourage des candidats et des présidents de communicants. Ce sont eux qui vont tenter de prendre le pouls de la nation et d'offrir aux Américains un miroir flatteur. Parce que c'est ce que doit être un bon candidat à la présidence américaine : un homme – beaucoup plus rarement une femme –, avec qui l'on aimerait boire une bière, et surtout, donc, qui vous tend un miroir flatteur. J'ai montré dans un précédent livre à quel point les Américains fonctionnaient par cycle de deux à trois présidences. Au besoin de force, de virilité, succède régulièrement celui d'empathie. Cela se traduit souvent, mais pas exclusivement, par une alternance entre des présidences républicaine et démocrate. L'homme fort, qui parle dur, qui ne desserre pas les mâchoires, qui exhibe un corps musclé et un amour des sports violents alterne avec un homme qui privilégie la réflexion, les marques d'affection, l'émotion visible parfois même. Si cela peut infléchir l'intimité mise en scène, il n'en demeure pas moins que celle-ci résiste largement à ce cycle virilité-empathie. Les Américains exigent toujours que le président soit un bon père, un bon mari, un bon fils. Le reste, c'est du bonus ! C'est la raison pour laquelle vous verrez si souvent dans ce livre les présidents et leurs épouses enlacés, lirez le récit de leur rencontre et la pureté de leur amour.

Candidat ou président infidèle, méfie-toi. Désormais, il faut être incroyablement discret.

C'est donc la raison pour laquelle, le plus souvent tapis dans l'ombre qu'ils sont censés préférer à la lumière, les communicants veillent au grain. Au début du xx^e siècle,

INTRODUCTION

les candidats font appel à des publicitaires. Pour eux, vendre du savon, des cigarettes ou un président américain, c'est du pareil au même. Vous croiserez dans ce livre les plus grands publicitaires américains, que les partis ont payés à prix d'or pour permettre à leurs poulains de s'installer dans le Bureau ovale, que ce soit Albert D. Lasker ou Bruce Barton. Bientôt, avec la professionnalisation de la fonction, les communicants vont peupler les équipes de campagne puis les couloirs de la Maison-Blanche. Ronald Reagan, le communicant en chef, comptera bien plus de communicants que de véritables conseillers politiques. Signe que vendre une politique est désormais plus important que la défendre politiquement. Dans l'arsenal des outils dont ils disposent, l'intimité est une arme de construction massive. Elle permet de séduire, de plaire, de susciter l'empathie ou la crainte. Elle donne à voir, derrière les grands discours et les beaux costumes, la vérité d'un homme. Une vérité construite bien sûr, mais la plus crédible possible.

Raconter, plus que révéler l'intimité comme arme politique, une arme à double tranchant, tel est l'objectif du livre que vous tenez entre les mains. L'intimité permet de voyager dans l'histoire politique, à la lisière du vrai et du faux, du sincère et du construit. C'est en cela qu'elle est fascinante et ô combien éclairante sur l'état d'une démocratie.



ABRAHAM LINCOLN

Le sacrifié

16^e président des États-Unis

4 mars 1861-15 avril 1865



Républicain

Abraham Lincoln pose, avec un léger sourire, en août 1863, à la veille de l'inauguration de la nouvelle galerie du photographe Alexander Gardner qui s'est notamment rendu célèbre par ses portraits du président républicain. Son calme apparent tranche avec la guerre civile qui déchire son pays.

Président mythique, modèle de nombreux de ses successeurs, aussi bien républicains – comme lui – que démocrates, Abraham Lincoln semble veiller sur la démocratie américaine. Depuis son immense statue de marbre, assis, il regarde la Maison-Blanche, le Capitole et la Cour suprême. Président iconique, au visage barbu reconnaissable entre mille, il est l’homme qui symbolise l’unité américaine et pose les jalons essentiels de ce qu’est une « bonne présidence ». Son intimité est devenue un mythe : l’homme simple qui a fait ratifier l’abolition de l’esclavage et qui incarne le rêve américain. L’homme qui a sauvé l’unité américaine et l’a payée de sa vie. Un sacrifice qui place Lincoln au panthéon de la nation américaine.



En 1860, Lincoln déclare au sujet des premières années de sa vie : « Elles peuvent se résumer en une seule phrase [...] : “la chronique courte et simple des pauvres gens”. » Lincoln est en effet né en 1809 dans

une cabane en rondins. Il incarne l'idée selon laquelle les États-Unis sont un pays où tout est possible, où n'importe quel petit garçon doté de talent et d'ambition peut un jour devenir président.

La cabane en rondins, un mythe américain

Contrairement à ce que l'on dit souvent, ce n'est pas Lincoln qui, le premier, a mis en avant le mythe de la cabane en rondins et tout ce qu'il charrie. Il faut remonter au 11 décembre 1839. À cette date, *The Baltimore Republican*, un journal qui soutient la réélection du président démocrate Martin Van Buren, résume ainsi son opposant William Henry Harrison : « Donnez-lui un tonneau de cidre et réglez-lui une pension de 2 000 dollars par an et il passera le reste de ses jours dans sa cabane en rondins. » Bref, Harrison est un rustre. Mais ces propos se retournent contre le président Van Buren. Les partisans de Harrison les reprennent en effet à leur compte et les utilisent à des fins politiques. La cabane fait l'objet de chansons, de tracts et de discours, et les origines modestes de Harrison sont mises en avant, même s'il est né en réalité dans la plantation de l'une des familles les plus riches de Virginie ! Mais peu importe la réalité, le slogan « Cabane en rondins et cidre » porte Harrison au pouvoir, et ce très largement. Les successeurs de Harrison retiendront la leçon : les Américains veulent élire un homme qui leur ressemble, et surtout qui met en musique le mythe d'une Amérique des possibles.

Lincoln a bien retenu la leçon. Son enfance a réellement été marquée par la pauvreté : il grandit avec sa

famille à Knob Creek, dans le Kentucky, dans une cabane d'une seule pièce, avec un sol en terre battue. Sur la ferme louée d'une douzaine d'hectares au sol fertile, son père plante du maïs et des citrouilles qui permettent à la famille de s'en sortir. Un père sévère qui met son fils au travail avant même l'âge de 7 ans. Dans cette campagne, malgré une soif d'apprendre, le jeune Lincoln ne fréquente que sporadiquement l'école, où les élèves se contentent de répéter à haute voix les leçons du professeur. Mais c'est peut-être ainsi qu'il est devenu l'un des plus grands orateurs de l'histoire américaine.

Plus tard, il apprend le droit en autodidacte, devient avocat et s'installe en 1836 à Springfield, capitale de l'Illinois, où son talent fait croître sa notoriété. Ses clients viennent de plus en plus loin, faisant parfois le déplacement depuis Chicago pour s'attacher ses services. C'est à Springfield qu'il commence à fréquenter Mary Todd, une fille de bonne famille qu'il épouse le 4 novembre 1842. Intéressé par la chose publique, comme beaucoup de juristes de l'époque, il se fait élire à la chambre de l'Illinois puis au Congrès à Washington. Il se fait remarquer par son opposition à la guerre contre le Mexique et à l'extension de l'esclavage dans les nouveaux États de l'Union. Il devient l'un des ténors du Parti républicain.

Une campagne électorale au XIX^e siècle

Quand la campagne présidentielle de 1860 commence, il est dans les habitudes de l'époque que le candidat ne prenne pas ou très peu la parole. L'ère du candidat présenté puis vendu comme un paquet de lessive n'est

pas encore arrivée. Lincoln respecte scrupuleusement cette règle non écrite. En revanche, ses supporters s'en donnent à cœur joie.

Même si c'est un brillant juriste, Lincoln est peu apte à enthousiasmer les foules. C'est un homme de la Frontière – cette ligne de front que les pionniers repoussent sans cesse, jusqu'au Pacifique – qui a vécu au contact de la nature. Un homme qui fut successivement agriculteur, matelot et fendeur de traverses pour la construction du chemin de fer. En mai 1860, lors de la campagne d'investiture de l'Illinois, ses supporters le surnomment d'ailleurs « The Railsplitter » (« le fendeur de traverses »), plus accrocheur que « Old Abe » (« vieil Abe ») ou « Honest Abe » (« honnête Abe ») comme on l'appelle alors plus communément. Ce jour de mai, un de ses cousins entre dans la salle où il doit prononcer son discours de candidature avec deux traverses décorées de drapeaux, de banderoles et d'un panneau indiquant « *Abraham Lincoln, the Rail Candidate* » (« Abraham Lincoln, le candidat du rail »). Ce faisant, Lincoln incarne tout à la fois la tradition, le labeur physique du pionnier et la modernité du chemin de fer. La foule est déchaînée. Sans la conceptualiser, les supporters de Lincoln viennent de fixer une exigence pour les candidats américains : incarner à la fois un passé mythifié et un avenir prometteur. Et cela passe, ici comme pour la suite de l'histoire, par un bon usage de l'histoire intime des candidats.

La barbe de Lincoln

Pour tous, le visage émacié d'Abraham Lincoln arbore une barbe. Pourtant, cet attribut pileux mythique

n'apparaît qu'après sa victoire à l'élection présidentielle de novembre 1860. Jusque-là, ses contemporains se moquaient souvent de son apparence malingre. Un journal de Houston le décrit ainsi, flanqué des « jambes, des bras et du visage les plus maigres jamais vus ». En pleine campagne, une petite fille de 11 ans, Grace Bedell, découvre, horrifiée, son visage sur un portrait rapporté à la maison par son père républicain. « Il serait tellement mieux s'il portait des poils de barbe », dit-elle à sa mère. Le 15 octobre 1860, la petite écrit à Lincoln : « Votre visage est si mince. Toutes les femmes aiment les barbes et elles encourageraient certainement leurs maris à voter pour vous, faisant de vous le président. » Quatre jours plus tard, elle reçoit une réponse du candidat républicain : « Je n'ai jamais porté de favoris, ne pensez-vous pas que les gens trouveraient stupide de me voir porter la barbe ? » Cependant, une fois la victoire en poche, pour la première fois, on voit Abraham Lincoln barbu ! Et lors de son voyage de l'Illinois à Washington DC, il s'arrête à Westfield pour y rencontrer Grace et lui montrer qu'il a suivi son conseil. Une histoire personnelle rendue publique à l'époque même. Lincoln avait finalement lui aussi compris l'importance de l'apparence physique pour asseoir un personnage politique.

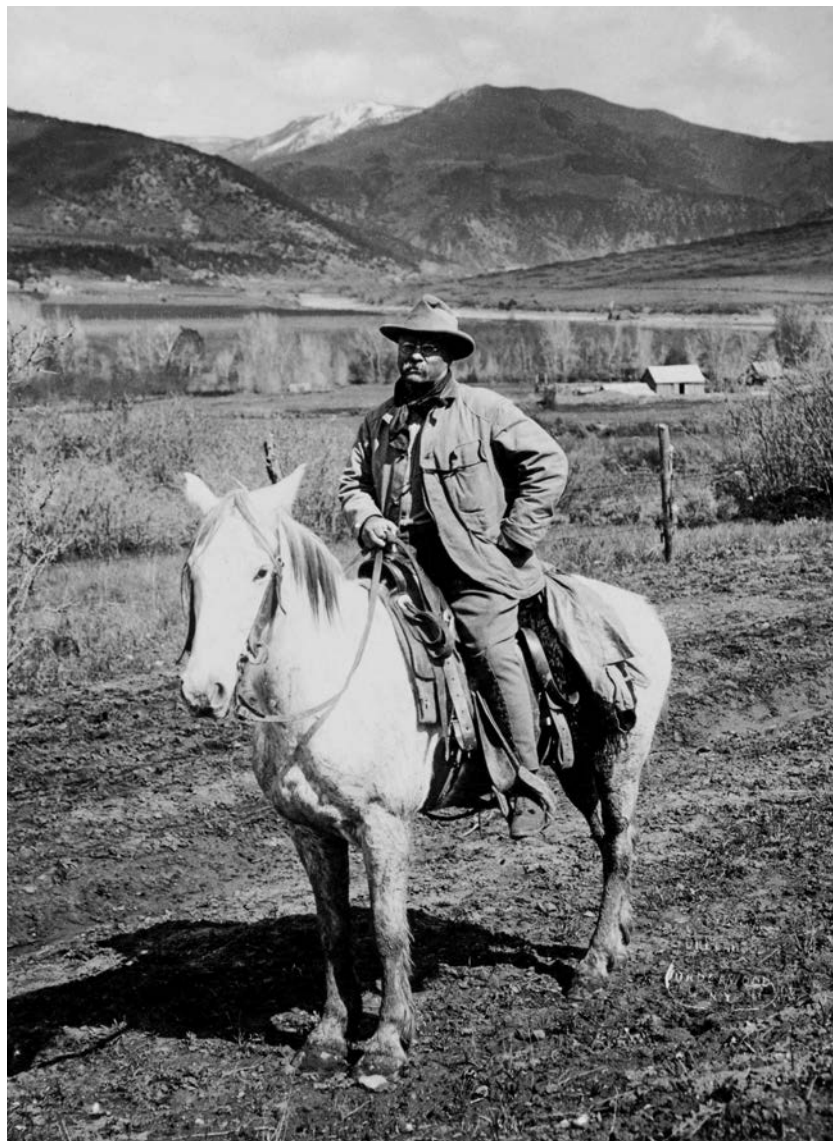
Foudroyé dans l'intimité

Le premier mandat de Lincoln s'est largement réduit à la conduite de la guerre de Sécession, entre le Nord et le Sud esclavagiste. Le 31 janvier 1865, le Congrès adopte le 13^e amendement à la Constitution qui abolit l'esclavage.

Le 9 avril de la même année, le général sudiste Lee signe sa reddition à Appomattox (Virginie), marquant officiellement la fin du conflit et le triomphe de Lincoln, réélu quelques mois plus tôt. Lincoln est épuisé : souffrant de dépression chronique, cet homme d'un mètre quatre-vingt-treize a perdu vingt kilos depuis le début de la guerre civile. Il est, pour ainsi dire, squelettique.

Le 14 avril 1865, vers 5 heures de l'après-midi, le président et son épouse, Mary, sortent de la Maison-Blanche pour leur promenade habituelle. Abraham confie à Mary qu'après son second mandat, il souhaite visiter l'Europe avec elle, aller jusqu'au Moyen-Orient pour faire un pèlerinage à Jérusalem. Abraham goûte un rare moment de calme. Encore une réunion à la Maison-Blanche et il sera temps de se rendre au théâtre Ford pour assister à une représentation de *Notre cousin d'Amérique*, une pièce burlesque en trois actes. Idéal pour se changer les idées.

Au théâtre, John Booth, un jeune et bel acteur proche des sudistes confédérés, apprend la présence de Lincoln. Lui qui déteste le Nord et qui ne supporte pas l'idée de l'abolition de l'esclavage saisit l'occasion. Pénétrant sans difficulté jusqu'à la loge présidentielle, il abat Lincoln d'une balle de Derringer calibre 44 dans la nuque. Depuis des mois, Booth préparait un complot pour décapiter le gouvernement de l'Union. Il était prévu de tuer également le vice-président et le secrétaire d'État. Seul Lincoln meurt finalement, au petit matin du 15 avril 1865.



THEODORE ROOSEVELT

Un cow-boy pour l'Amérique

26^e président des États-Unis

4 mars 1901-4 mars 1909



Républicain

Une image classique de Theodore Roosevelt. À cheval, il revient ici dans le Colorado après avoir chassé l'ours. À cette date, en 1905, il a quitté la Maison-Blanche mais son image de cow-boy lui colle à la peau.

Le XX^e siècle américain commence avec un homme qui a tout compris à la communication moderne. Un homme qui sait la puissance de l'image et de la mythologie qu'il doit incarner pour se porter à la présidence des États-Unis. Theodore Roosevelt ouvre une nouvelle ère mais, paradoxalement, en jouant la carte de la nostalgie, en incarnant une Amérique sur le point de disparaître. Quitte à s'inventer un personnage de cow-boy viril et une vie personnelle bien loin de ses origines.



Saint-Valentin 1884. Jeune député à l'Assemblée de New York, l'ambitieux Theodore Roosevelt bataille pour faire passer des lois anticorruption lorsqu'il reçoit un message le sommant de rentrer chez lui de toute urgence. Arrivé à son domicile, il découvre que sa mère, Mittie, vient de mourir, victime de la fièvre typhoïde. Encore sous le choc, l'élu de New York apprend quelques heures plus tard seulement le décès de son épouse, Alice Lee, victime de la maladie de Bright, une très grave pathologie des reins. Deux jours

plus tôt, elle avait donné naissance à la première fille de Theodore, prénommée elle aussi Alice. Le jeune homme est dévasté. Il ordonne à son entourage de ne plus jamais prononcer le nom de son épouse, ni d'évoquer son souvenir.

Des fragilités qui fondent un destin

Accablé par le chagrin, Roosevelt, sur un coup de tête, décide d'abandonner la politique. Tout lui semble secondaire, plus rien n'a d'importance. Il n'a plus qu'une idée en tête : partir. Lui qui n'a jamais affronté les éléments, qui a grandi dans une famille aristocratique de la Nouvelle-Angleterre et a fait de solides études étouffe et a soudainement besoin de nature. Il se souvient, gamin asthmatique, du bien-être que lui avait procuré le grand air lors d'un tour d'Europe avec ses parents. Il doit quitter la civilisation, c'est devenu une idée fixe. Alors il prépare ses affaires, et laisse son bébé à sa sœur Bamie – orphelin – son père est mort six ans plus tôt – et veuf, il quitte sans peur son douillet domicile new-yorkais pour se laisser aspirer par une vie qu'il qualifie lui-même de « sauvage », dans le Dakota d'abord, puis dans le Wyoming où il vit de la chasse. De ce rapport à la nature naîtra la première grande politique environnementale des États-Unis. Une fois président, il fera dresser l'inventaire des ressources naturelles du pays et créer cinq parcs nationaux ainsi que cinquante et une zones de vie sauvage.

Au fil des mois passés en pleine nature, lui qui avait l'image d'un dandy malingre et binoclard se transforme de manière impressionnante. « C'est notre Oscar Wilde à nous », disait-on au tout début des années 1880. Mais

après une véritable mue, une fois passées les moqueries lors de l'achat de son ranch, ses exploits en font rapidement un véritable cow-boy de l'Ouest. Et le *Pittsburgh Dispatch* de s'exclamer : « Quel changement ! Il est maintenant brun comme un ours et a pris quinze kilos. »

Cet itinéraire personnel, quasi mystique, fascine ses concitoyens parce que « Teddy » Roosevelt leur parle d'une Amérique en train de disparaître, où il n'y a presque plus rien à conquérir et où la Frontière, cette ligne de conquête du territoire, est entrée dans les livres d'histoire. Une Amérique de plus en plus éloignée de l'esprit pionnier de ses origines. Roosevelt devient une sorte de célébrité, et, de cette expérience, il ressort avec la certitude d'avoir un destin national, peut-être même présidentiel.

Redresser un pays comme on redresse sa vie

Dès 1884, tout est très clair pour Roosevelt : l'Amérique est malade et « ce dont [elle a] besoin plus que tout, c'est d'un homme qui traitera les tumeurs du corps politique avec la chirurgie la plus radicale ». Teddy est un dur, un vrai, y compris dans l'éducation de ses enfants. Dans ses Mémoires, Alice Roosevelt Longworth révélera par exemple que son père jeta un jour son frère à l'eau, là où il n'avait pas pied, pour lui apprendre à nager.

Guéri de sa dépression, Roosevelt, de retour à New York, se remarie en décembre 1886 avec sa voisine d'enfance Edith Carow. Cinq enfants naîtront de cette union. Il échoue à se faire élire maire de New York mais entame une carrière gouvernementale. S'il s'est relevé, l'Amérique doit pouvoir le faire. Pour cela, comme lui, le

pays doit être prêt à redécouvrir et à affronter le danger ! C'est ainsi qu'il pourra devenir ce qu'il devrait être : une nation courageuse qui domine le continent.

Une illustration de 1888 dans le magazine *Century* marque les esprits : Roosevelt y tient fermement et fièrement en joue deux fugitifs *desperados* dans le Dakota. Une image de sauveur qui sera amplifiée par son action à la tête de la police de New York entre 1894 et 1895. Mais il faudra la guerre, la vraie, pour finir le travail. En 1898, les États-Unis entrent en conflit avec l'Espagne à Cuba. À 40 ans, l'ancien intellectuel (qu'il est en réalité toujours, mais personne ne doit le savoir) voit dans cet affrontement une chance unique de mettre en pratique ses principes. Une fois la guerre déclarée, il prend la tête d'un régiment de cavalerie de volontaires, les *Rough Riders* (les « durs à cuire »), constitué à la demande du président William McKinley. Avec un millier d'hommes, Roosevelt s'illustre particulièrement lors de la bataille de la colline de San Juan, le 1^{er} juillet 1898, date à laquelle son régiment apporte un soutien héroïque aux troupes régulières. Là, au cœur de l'action, le colonel Roosevelt lance ses hommes contre les tranchées espagnoles puis repousse une contre-offensive. La victoire finale des Américains laisse un goût amer à l'armée qui perd 10 % de ses effectifs et doit enterrer trois fois plus de soldats que les Espagnols. Mais le grand homme est sans conteste Theodore Roosevelt, dont la bravoure est immédiatement célébrée dans la presse quotidienne nationale. À son retour de Cuba, il profite de la popularité des *Rough Riders* pour être élu triomphalement gouverneur de New York, en janvier 1899.

Durant sa campagne, Roosevelt s'est entouré de vétérans de son régiment qui prononcent des éloges sans

nuance : « Mon colonel était un grand soldat. Il fera un grand gouverneur. » Avant chacun de ses discours, Emilio Casse, le clairon des *Rough Riders*, crie « Chargez ! » et Roosevelt rappelle systématiquement que ce cri leur enjoignait de combattre sur la colline de San Juan où les troupes américaines faisaient face aux Espagnols.

En novembre 1899, quand le vice-président Garret Hobart meurt soudainement, le président McKinley est pressé de s'allier avec Roosevelt pour les prochaines élections. Le ticket McKinley-Roosevelt l'emporte en novembre 1900. Les leaders du Parti républicain voient d'un très bon œil cette jeune étoile cantonnée dans le rôle de vice-président où l'on était alors essentiellement réduit au silence. Tout s'accélère quand, le 14 septembre 1901, McKinley tombe sous les balles de l'anarchiste Leon Czolgosz. Roosevelt devient le 26^e président des États-Unis.

La presse populaire comme alliée

Dès la guerre hispano-américaine de 1898, les grands journaux populaires suivent l'épopée héroïque de Roosevelt avec passion, faisant de lui leur coqueluche. Mais cet intérêt n'a rien de gratuit. Une relation gagnant-gagnant s'instaure : les *yellow papers* – car le papier de ces journaux était jaunâtre – du magnat William Randolph Hearst – le *Citizen Kane* d'Orson Welles – et de Joseph Pulitzer ont besoin de héros et d'une guerre pour vendre plus d'exemplaires. Roosevelt cherche de son côté à médiatiser son action à des fins politiques. Ce qu'il avait commencé à faire bien avant lorsque, chef de la police, il invitait la presse à suivre ses arrestations

dans New York. Roosevelt n'est ainsi pas uniquement cet homme souffreteux et malheureux parti dans l'Ouest pour se retrouver. C'est aussi un homme nourri d'une grande ambition politique qui a parfaitement su saisir l'attente de virilité dans une société masculiniste qui se lamente de se ramollir dans les grandes villes, de plus en plus loin de l'idéal pionnier des origines.

Il n'est qu'à considérer un instant les écrits de Richard Harding Davis pour prendre la mesure de la construction du mythe. Ce reporter pour le *New York Journal* de Hearst va mettre tout son talent au service de la figure de Roosevelt. Couvrant depuis 1896 la rébellion cubaine, il mesure la difficulté qu'il rencontre pour mobiliser l'opinion publique en faveur d'une intervention militaire américaine. Roosevelt est l'homme qu'il lui faut pour cela ! Et d'autant que celui qui n'est encore qu'adjoint au secrétaire de la Marine voit d'un bon œil la promotion de son aventure à venir... Une fois la guerre, Roosevelt obtient au journaliste, qui travaille désormais pour le *New York Herald* de Pulitzer, un laissez-passer lui permettant de suivre le conflit à bord des navires américains. En retour, le journaliste travaille essentiellement à glorifier, à longueur d'articles, l'action des *Rough Riders*, au point de se voir décerner par son ami le titre de membre honoraire ! Mais Roosevelt ne compte pas que sur les articles du journaliste. Il travaille lui-même à sa légende en publiant, dès 1899, une histoire des *Rough Riders* qui connaît un très grand succès. Un livre dans lequel les Cubains – censés être libérés du joug espagnol par les Américains – disparaissent totalement au profit de la glorification des héros américains.

Une fois président, Roosevelt suit en politique étrangère comme en matière d'éducation le proverbe africain :

« Parle doucement et porte un gros bâton. » Dans les pays voisins, notamment dans les Caraïbes, l'Amérique hausse le ton. Les caricaturistes s'en donnent à cœur joie : Roosevelt marche sur la région avec son grand sourire et son gros bâton ! C'est la *Big stick policy*.

Du président au père de la nation

Une fois président, Theodore Roosevelt poursuit la médiatisation acharnée de son action politique – ce qui est habituel – mais aussi de sa vie privée – ce qui est plus nouveau à l'époque. Il faut dire qu'avec sa ribambelle de six jeunes enfants, quand il s'installe à la Maison-Blanche en 1901, c'est un joyeux bazar tel que le lieu n'en a jamais connu. Il n'est pas rare d'en voir un sortir d'une cachette en hurlant pour effrayer un invité de marque, à l'image de l'ambassadeur de France à Washington, ou que certains filent en patins à roulettes au milieu d'une réunion. Ce remue-ménage est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles, en 1902, d'importants travaux sont réalisés à la Maison-Blanche. Teddy Roosevelt a besoin de calme pour travailler avec ses équipes. Ainsi est construite l'aile ouest, *West Wing*, exclusivement dédiée à cela.

Reste que les enfants du président demeurent un élément essentiel de l'image que les Américains ont de Roosevelt. Archie et son poney, prénommé Algonquin, font ainsi partie de la légende d'une famille qui a changé l'image de la Maison-Blanche et de la fonction présidentielle, faisant du président un père de la nation, père de famille sévère quand il doit l'être, mais homme de cœur. À cet égard, l'épisode d'une partie de chasse a nourri la mythologie Roosevelt.